

« L'homme primitif était un chasseur. »

*Quoi qu'en puisse souffrir notre orgueil,
il faut reconnaître qu'aux premiers temps de son existence
l'homme dépassait en grossièreté native les derniers des
sauvages de nos jours.*

Louis Figuier, *L'Homme primitif*, 1870

Nul ne l'ignore : l'homme du Paléolithique est un chasseur. Si l'on en croit les restes fauniques mis au jour dans les niveaux archéologiques, ses goûts alimentaires l'ont surtout conduit à capturer des herbivores de taille moyenne (renne, bouquetin), grosse (cheval, aurochs) ou très grosse (mammouth, rhinocéros). Ce chasseur expérimenté n'hésite pas à s'attaquer aux troupeaux de bisons, comme l'atteste une omoplate de cet animal dans laquelle était encore fichée une pointe de projectile de Kokorevo (Sibérie), ou au mammouth (pointe de silex dans une côte à Kostienki, Russie). Les chasses devaient être organisées collectivement, si l'on en croit la centaine de mammouths abattus à Milovice (Moravie), majoritairement composés de jeunes mâles adultes. Le redoutable rhinocéros laineux, lui-même, a dû être chassé à l'occasion : plusieurs gisements, comme celui du Tiène des Maulins (province de Namur, Belgique), ont livré des restes appartenant à plusieurs individus. Il est évidemment difficile, dans ces conditions, de songer à la récupération de carcasses d'animaux morts naturellement à cet endroit. L'homme a donc chassé en plaine ou en sous-bois, mais aussi en région montagneuse, où il capture le chamois ou le bouquetin pourtant

réputés difficiles à attraper. Dans tous les cas, les comportements des animaux chassés sont parfaitement connus, de même que le moment et l'endroit de leur passage. À Solutré (Saône-et-Loire), les chasseurs ont acculé les chevaux au pied du massif durant des millénaires. Il en va de même pour le site de Pincevent (Seine-et-Marne), où les chasseurs magdaléniens sont revenus annuellement pour attendre les troupeaux de rennes au moment de leur migration d'automne.

Même si leurs restes sont majoritaires dans les gisements, les animaux de grande taille ne sont pas seuls à avoir été consommés : des oiseaux, comme le lagopède des saules, la perdrix, le canard ou la cigogne, complètent parfois l'ordinaire, de même d'ailleurs que certains poissons, comme le saumon, la truite, le brochet ou la vandoise. La connaissance de leur comportement est sans nul doute aussi fine que celle que ces hommes avaient des herbivores. Au Pont d'Ambon (Dordogne), les occupants magdaléniens ont pêché différentes espèces au fil des saisons : les vandoises ont été prises au printemps et en automne, les chevesnes durant l'automne et le début de l'hiver, et l'anguille en été. Ces différents poissons ont des comportements particuliers qu'il s'agit de bien connaître : les vandoises se trouvent sur les frayères au printemps, mais sur le fond dès l'automne ; le brochet vit à proximité des berges et en eau peu profonde au printemps, tandis que l'anguille se pêche sur le fond, de nuit. Les pêches étaient parfois abondantes : dans l'abri Gay (Ain), plusieurs milliers de vertèbres de lotte d'eau douce ont été retrouvés ; elles ont été étêtées sur le lieu de prise, avant d'être amenées dans le site pour y être consommées, puisqu'on n'y trouve aucun reste crânien.

Une fois tués, les animaux de gros calibre sont dépiautés sur le site d'abattage et dépecés avant d'être amenés en morceaux dans l'aire de boucherie, où ils seront traités. Les animaux de petite ou de moyenne taille sont, en revanche, amenés directement dans le site pour y être exploités. Les traces présentes sur les os indiquent le démembrement, la désarticulation des os, la décarnisation et la découpe des filets. Ces différentes opérations sont assurées par des instruments fonctionnellement adaptés. Tout est soigneusement exploité : fourrure, cuir, ramure, dents, chair et tendons sont traités de manière différentielle pour répondre aux besoins de la vie quotidienne. L'os lui-même entre dans cette gestion soigneuse des ressources, d'abord pour en extraire la moelle, puis – après concassage – pour en tirer la graisse, et enfin pour en utiliser les esquilles comme combustible. Bien entendu, le bois de cervidé et l'os servent également de support à la réalisation d'instruments nombreux (pointes de sagaie, poinçons, aiguilles...) et d'œuvres d'art. Il ne faudrait pas croire que ces activités étaient effectuées de manière désordonnée : on relève, en effet, des aires distinctes où ont été exécutées des tâches spécialisées.

La quantité de restes laisse à penser que ces hommes devaient avoir la possibilité de conserver la chair des animaux capturés. Au Bois des Brousses (Hérault), de nombreuses vertèbres de poissons brûlées sont directement associées à de grands foyers, évoquant le fumage. Mais le boucanage de la viande peut également être envisagé grâce aux nombreux foyers couverts de galets ou de sable. Les grands foyers de Solutré (Saône-et-Loire), dans lesquels se trouvaient d'innombrables ossements brûlés, ont sans doute servi à boucaner la viande des chevaux abattus. Les animaux sont donc traités en vue de leur conservation par

séchage ou fumage, mais aussi par immersion : des rennes éviscérés ont, par exemple, été plongés dans l'eau glacée pour être conservés, à Meiendorf ou à Stellmoor (Schleswick-Holstein, Allemagne). La congélation de la viande est d'ailleurs très probable dans plusieurs sites de la plaine russe, où des fosses aménagées dans le sol gelé contenaient encore les restes osseux des animaux qui y avaient été placés.

Tous les animaux chassés ne servent cependant pas à nourrir le groupe. Les stries de découpe sont parfois limitées au niveau du sommet de la tête, des côtes et des métapodes*. On les relève, en particulier, sur des restes appartenant à des carnassiers comme le renard polaire, le loup, l'ours ou la hyène : dans ce cas, il faut admettre que ces animaux ont davantage été chassés pour leur fourrure que pour leur chair.

L'image que nous pouvons avoir du régime alimentaire de ces hommes est largement conditionnée par les vestiges mis au jour. Les restes d'animaux sont innombrables, et il est donc logique de considérer qu'ils étaient des carnivores invétérés. La réalité est sans doute tout autre, et de rares découvertes nous informent sur des fruits consommés : groseilles à Lascaux (Dordogne), framboises et mûres à El Juyo (Cantabrie, Espagne), noisettes à la Cueva Morín et à la Riera (Cantabrie). La présence de graines (Tito Bustillo, Asturies, Espagne ; El Juyo) doit aussi rappeler les broyeurs et les meules qui semblent avoir servi pour broyer des graminées ou des fruits secs. La consommation de préparations alimentaires à base de farine est, en tout cas, suggérée par l'actinomyose dont était atteint un des individus de Cro-Magnon : cette pathologie est, en effet, contractée par l'ingestion de graminées parasitées.